

ORWELL

Wigan Pier au bout du chemin

ORWELL, George, *Wigan Pier au bout du chemin / The road to Wigan Pier* (1937). Traduit, présenté et annoté par Véronique Béghain. Paris. Gallimard, la Pléiade. 1599 pages. Texte p.465-657. Notice et notes p.1409-1444.

Wigan Pier au bout du chemin est le second livre non fictionnel de George Orwell (1903-1950). C'est le fruit d'une commande de l'éditeur socialiste Victor Gollanz en janvier 1936. Il comporte deux parties d'égale longueur nettement différenciées : une enquête sur les conditions de vie des mineurs du nord de l'Angleterre, qui répond à la demande de Gollanz, suivie d'une réflexion sur la façon dont l'auteur s'inscrit dans ce projet et plus largement dans le socialisme. Orwell resta plus de trois mois sur le terrain ; il commença en mai l'écriture du livre qu'il envoya à la mi-décembre.

C'est Wigan, ville de la banlieue de Manchester dans le Lancashire où fut ouverte la première mine de charbon du royaume au XVe siècle, que choisit Orwell comme terrain d'étude. Un portrait au vitriol de l'Irlandais M. Brooker et de sa pension dans laquelle loge l'auteur fait l'ouverture de cette première partie, ensuite totalement consacrée à l'enquête. Il décrit le travail dans la mine, où il faut souvent plus d'une heure de marche courbé et de reptation pour arriver au point d'extraction ; il documente de façon très détaillée les accidents, les salaires, les logements dont les roulottes qui pallient leur pénurie, ou encore le régime alimentaire. Il conclut cette partie par un développement sur la « laideur de l'industrialisme », des terrils monstrueux à l'épouvantable odeur de soufre d'une ville comme Sheffield.

« La route de Mandelay à Wigan est longue et les raisons d'entreprendre le voyage ne sont pas d'emblée évidentes » (p.563) est la phrase introductive de la seconde partie, dont les premiers chapitres sont consacrés à sa place dans la hiérarchie sociale et à son évolution personnelle, avant que l'auteur n'élargisse à une réflexion critique sur le socialisme. Orwell analyse son appartenance à la « classe moyenne supérieure », supérieure par l'éducation, la culture et la maîtrise des codes – la fameuse façon de prononcer ou non les -h- à l'initiale qui différencie un *cockney* d'un aristocrate, ou encore celle de boutonner son gilet... quand on en porte un – et très moyenne par des revenus qui n'excèdent guère ceux d'un ouvrier. Il désigne son expérience birmane, cette participation à la double oppression de l'impérialisme et de la domination de l'homme par l'homme, comme le creuset d'un sentiment de culpabilité l'ayant poussé à prendre le trimard pour s'en défaire. Puis, il cherche à comprendre les raisons du recul de l'adhésion au socialisme – avec, en miroir, l'analyse du fascisme – qu'il attribue en partie aux socialistes eux-mêmes, à leur idéologie étroite, à l'enflure de leur jargon, tout en déployant une pensée qui se cherche, autour du progrès, de la civilisation machiniste et des classes sociales, lui-même définissant le socialisme par deux mots : justice et liberté.

Orwell reçut un exemplaire du livre alors qu'il avait rejoint en Catalogne les forces du POUM – Parti Ouvrier d'Unification Marxiste opposé au stalinisme du Komintern et du PC espagnol. Il découvrit la préface de son éditeur, très critique en ce qui concerne la seconde partie. Il y a en effet beaucoup à dire sur les analyses théoriques de l'auteur, mais on ne peut que s'incliner sur son absolue sincérité et sur sa quête d'une voie juste qui fasse bouger les lignes et réduise les injustices. Et si, aujourd'hui, l'on réfléchit sur la condition de vie de ceux qui ne sont pas « les premiers de cordée », les chômeurs, les travailleurs précaires, les migrants, on doit conclure que fondamentalement rien depuis bientôt quatre-vingt-dix ans n'a beaucoup changé : le mineur payait la location de la lampe pour descendre extraire le charbon, les hommes et femmes de ménage – pardon les « techniciens de surface » -, généralement des immigrés -pardon, des « gens issus de la diversité » doivent apporter leur seau, leur balai et leurs produits pour nettoyer les bureaux des « premiers de cordée ». Quant au fascisme et aux dictateurs, *no comment* !



Citations

« Les conditions de travail dans les mines étaient naguère pires que ce qu'elles sont à l'heure actuelle. On trouve encore quelques vieilles femmes qui, dans leur jeunesse, ont travaillé sous terre, un harnais passé autour de la taille et une chaîne entre les jambes, à quatre pattes, à tirer des wagonnets de charbon. À l'époque, elles ne s'arrêtaient même pas quand elles étaient enceintes. Aujourd'hui encore, s'il fallait obliger des femmes enceintes à aller et venir en tirant des wagonnets pour pouvoir produire du charbon, j' imagine qu'on préférerait s'y résoudre plutôt que d'être privé de charbon. Mais, l'essentiel du temps, naturellement, on préfère oublier qu'elles l'ont fait. Il en va ainsi pour tous les types de travail manuel : nous lui devons notre survie et nous en oublions l'existence. » p. 491-492.

« L'escroquerie inique qui consiste à obliger le mineur à payer pour la location de sa lampe (à six pence la semaine, il débourse plusieurs fois le prix de la lampe en un an) n'a pas cours partout. » p. 498

« Le progrès mécanique tend ainsi à laisser inassouvi le besoin d'effort et de création qu'ont les êtres humains. (...) La fin logique du progrès mécanique est donc de réduire l'être humain à quelque chose comme un cerveau dans une bouteille. (...) La finalité du « progrès » n'est peut-être pas *tout à fait* de faire de nous un cerveau dans une bouteille, mais c'est bien en tout cas de nous entraîner vers de redoutables abîmes sous-humains de confort et d'impuissance. » p. 630-631

« Il est en réalité très difficile, culturellement parlant, d'échapper à la classe dont on est issu. » p.